

Chère lectrice, cher lecteur,

Comme chacun sait, octobre et novembre voient fleurir l'ère de la rentrée littéraire. Les prix sont décernés, la littérature française se porte bien, les productions demeurent nombreuses, les jurys ont bien du mal à choisir le nec plus ultra parmi les centaines d'auteurs. Si j'en crois la presse, c'est près de 493 romans pour cette rentrée 2021. Comme d'habitude, je vous rappelle ce marronnier saisonnier : « le grand critique qui s'appelle *le temps* érodera tout ceci pour en laisser, nous l'espérons, quelques chefs-d'œuvre, embellissant notre époque des lettres ». Ce qui n'est pas gagné d'avance !

Plions-nous à cette mode saisonnière, et causons littérature :

Cette année, le jeudi 28 & 29 octobre à l'Institut Catholique d'Études supérieures de La Roche-sur-Yon à réunis, sous la direction de Jean-Marc Joubert, directeur de la formation Lettres de l'ICES et de Didier Gallot, créateur du « Festival Simenon » un colloque dont le titre est : *En quête de Maigret* !

Jean-Marc Joubert m'avait demandé de « plancher » sur le sujet suivant : Maigret a-t-il eu le mal de mer ? Thème qui pourrait être associé à cette grande (en quête) au sujet du célèbre commissaire. Pour vous dire que Jules Maigret allait être suspecté d'avoir ce mal, que certains n'attrapent rien qu'en embarquant sur un bateau. L'inspecteur enquêteur, ce serait moi. Le monde à l'envers !



## Maigret a-t-il eu le mal de mer ?

Permettez-moi de vous présenter mes investigations :

Nous connaissons les goûts de Georges Simenon pour l'élément liquide et il n'est pas rare de le retrouver dans sa vie naviguant sur des péniches ou des bateaux de plaisance. Je tiens à rappeler un article du Figaro Illustré de mai 1932, intitulé *Au fil de l'eau*, où le romancier revient sur la fascination exercée par l'eau et principalement par celle qui est salée. Je l'ai considéré comme auteur maritime dans mon *Dictionnaire chronologique des écrivains de la mer*.

Pas facile de déterminer si le commissaire Maigret avait lui aussi la fibre marine, il n'a laissé que peu d'indices.



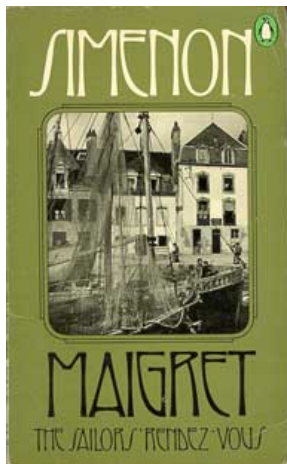
Découvrons le commissaire Jules Maigret dans l'univers d'un port de pêche à Fécamp. En août 1931, « tout seul il poussait la porte à vitre dépolie d'un café du port », écrit l'auteur dans son roman *Au Rendez-vous des Terre-Neuvas*, à bord de son voilier *Ostrogoth* -. Ce bar se situe juste devant le quai où est accosté le chalutier *Océan*. Après avoir été pesée, des gens déchargeaient la morue qui passait de main en main avant d'être entassée dans les wagons. « Ils étaient dix homme et femme sales, déchirés, saturés de sel, à travailler. Et devant la bascule un jeune homme bien propre, le canotier sur l'oreille, un carnet à la main, pointait les pesées. Une odeur rance, écœurante, qui ne s'atténuait pas quand on s'éloignait, s'infiltrait, rendue plus sourde encore que la chaleur, dans le bistrot. »

Notre policier rencontrait pour la première fois des gens de mer, des vrais, pas des plaisanciers de clubs nautiques. Il devait dénoter, dans ce lieu, avec sa tenue très citadine.

Malgré l'odeur à vomir pour celui qui n'avait jamais senti ces effluves portuaires, « Maigret s'assit sur la banquette, dans un coin libre. Il pénétrait en plein vacarme, en pleine agitation. Il y avait des hommes debout, d'autres assis, des verres sur le marbre des tables. Rien que des marins ! »

Le patron essayait d'expliquer l'ambiance, il pense que Maigret doit être un artiste peintre : « Il ne faut pas faire attention... Il y a des gars qui n'ont pas dessoûlé depuis trois jours... Vous restez là ? ... Vous êtes peintre, je parie ! ... Il en vient de temps en temps, qui prennent des croquis... Tenez ! il y en a un qui a fait ma tête, là, au-dessus du comptoir... Mais le commissaire donnait si peu de prise au bavardage que le patron, décontenancé, s'éloigna. » Maigret restait seul au milieu de l'équipage.

Plongé dans cette atmosphère maritime, atmosphère de bistrotts pratiquement réservés à ceux qui se vantent de faire Terre-Neuve ou l'Islande, bistrotts enfumés par du mauvais tabac (nous sommes loin de la fumée suave de la pipe de Jules Maigret), empuantis par des alcools forts à vous brûler la « gueule », bistrotts témoins de rencontres amoureuses d'un soir à l'odeur de poisson, Maigret sortit.



« Au lieu de traverser la ville, il longea les quais, les mains dans les poches, pipe aux dents. Le bassin était un grand quadrilatère noir où ne brillaient que les lampes du chalutier Océan, qu'on déchargeait toujours ». J'admire la décontraction de Maigret à éviter les pièges formés par l'amarrage des navires à quai, un bon moyen de « se casser la figure » et de faire un plongeon dans le bassin. Enjamber les aussières, les amas de filets, éviter les bittes d'amarrage, sans parler des pierres non ajustées de la surface des quais et autres pièges cachés dans la nuit portuaire.

Le commissaire à la prestance citadine avait-il adopté, sans le savoir, la démarche chaloupée des marins ?

« Il franchit la planche qui reliait le bateau à la terre » (...) « Personne ne fit attention à lui quand il monta à bord. » - (Un monsieur, bien habillé ne peut-être que quelqu'un d'importance pour les marins) – « Il marcha le long du pont, comme sans but, aperçut de la lumière à l'écoutille du gaillard d'avant. Il se pencha, reçut au visage un air chaud, une odeur rappelant la chambrée, le réfectoire et la poissonnerie toute ensemble. » Là, nous voyons bien qu'il ne connaissait absolument rien aux us et coutumes de l'humanité maritime, ce qui était bien entendu normal. Pourtant, il avait vécu Nantes, chez la sœur de son père, à la suite du décès de sa mère. À ma connaissance, la ville de Jules Verne ne lui laissera aucun souvenir.

Un visiteur, quel qu'il soit, doit toujours demander à être dirigé vers la passerelle ou vers la cabine du capitaine, seul maître à bord, selon la tradition marine ancestrale.

Son « périple » à bord commença à lui faire comprendre la dureté de la vie de ces hommes. « Il était debout sur un univers de tôle et, les yeux mi-clos, il voyait la pleine mer, un champ de houles égales que l'étrave labourait sans répit, heure après heure, jour après jour, semaine après semaine. » (...) Puis, « des hommes dans le poste avant, et dans le château arrière, une pincée d'humains : le capitaine, son second, le chef mécanicien et le télégraphiste. Une petite lampe d'habacle pour éclairer le compas. Des cartes étalées. Trois mois ! »

Maigret compris que, pour les marins du coin, matelots de l'Océan ou pas, ce navire avait la poisse. Mais cela est un autre sujet...



Maigret connaîtra l'immensité océane lors d'un déplacement du Havre à New York sur un paquebot transatlantique en 1947 (*Maigret à New York*). « C'était sa première traversée, à cinquante-six ans, et il était tout étonné de se trouver sans curiosité, de rester insensible au pittoresque. » Un peu plus loin, « Maigret était lourd, courbatu par une traversée pénible et par le sentiment qu'il avait eu tort de quitter sa maison de Meung-sur-Loire. » Le roman se termine sur cette phrase qui en dit long sur son désintérêt des voyages, surtout au large.

À son retour, madame Maigret lui reprocha :

- Tu aurais pu tout au moins me rapporter quelque chose pour moi, un souvenir, je ne sais pas... À cause de quoi, il se permit de câbler à l'un des antagonistes de l'aventure, Little John « Prière de m'envoyer appareil à disques. »

« Ce fut tout ce qu'il conserva, avec quelques pièces de bronze et quelques cents, de son voyage à New York. »



En 1949, nous retrouvons le commissaire sur les bords de la Méditerranée. Une autre traversée est évoquée bien, plus courte que la dernière vers New York, ses passages vers l'île de Porquerolles dans le roman – Mon ami Maigret – 1949 –

« C'est la première fois qu'on lui téléphonait d'une île, et il se dit que les fils téléphoniques devaient passer sous la mer. »

Arrivé sur cette terre insulaire, accompagné d'un inspecteur de Scotland Yard, Mr Pyke, ce dernier lui déclara : « Vous ne trouvez pas qu'on a l'impression d'être loin ? Tenez ! On aperçoit la France, là-bas, à vingt minutes de bateau, et je suis aussi désorienté que si je me trouvais au cœur de l'Afrique ou de l'Amérique du Sud. » Je me demande si Mr Pyke ne se moquait pas de Maigret, sachant que les Français et la géographie ne font pas souvent bon ménage.



Toujours rien au sujet de ses émotions sur cette traversée d'environ une demi-heure ni sur le décor marin de l'île de Porquerolles.



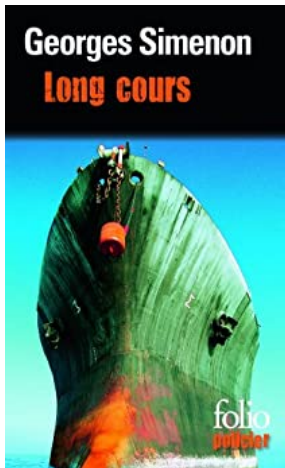
En 1948, Maigret passe ses vacances aux Sables-d'Olonne (*Les vacances de Maigret*). « Maigret était presque content de lui. Il fumait sa pipe à petites bouffées en se dirigeant vers le centre de la ville. Puis il regardait l'heure en faisant volte-face, reprenait son tour de piste à l'endroit où il aurait dû être à ce moment-là, retrouvant des choses familières : le port, les voiles étalées, l'odeur du goudron et de mazout, les bateaux qui glissaient dans le chenal et s'amarrèrent devant le marché au poisson. » Je continue à croire que notre policier n'avait aucun regard curieux vers ce monde portuaire. L'important, pour lui c'était d'aimer le soleil, un presque homme de plage. Il était là pour se détendre au point d'oublier que, le plus souvent, c'était un crime qui l'avait amené sur la côte : à Antibes, Cannes, Porquerolles, Étretat, Fécamp, Les Sables-d'Olonne et aussi à La Rochelle. Il se comportait comme un touriste : « Chaque fois qu'il approchait de la côte, il avait l'impression de toucher un monde artificiel, pas sérieux, où rien de grave ne pouvait advenir. » Nous voyons bien qu'il méconnaît totalement le Peuple de la mer



Si un jour Jules Maigret eut ce mal le mal de mer nous n'en saurons jamais rien (voir la traversée aller et retour Le Havre-New York). Pour moi, Jules Maigret est français et bien français, il ignore tout de la vie maritime. La plupart de nos concitoyens ne comprennent rien au monde de l'eau salée. La France est terrienne et le commissaire en demeure l'archétype.

Voilà ce qu'écrit Simenon dans *Maigret et la vieille dame* le 9 décembre 1949 au *Carmel by the sea* (Californie) :

« Car la mer, pour lui qui était né avait passé son enfance loin dans les terres, c'était resté ça : des filets à crevettes, un train-jouet, des hommes en pantalon de flanelle, des parasols sur la plage, des marchands de coquillages et de souvenirs, des bistrot où l'on boit du vin blanc en dégustant des huîtres et des pensions de famille qui ont toute la même odeur qu'on ne trouve nulle part ailleurs, dans pensions de famille où, après quelques jours, Madame Maigret était si malheureuse de ne rien faire de ses mains qu'elle aurait volontiers proposé d'aider à la vaisselle. »



J'ai l'impression que d'un point de vue maritime, li reste le contraire de son auteur. Je ne sais si le commissaire est un grand lecteur, mais il aurait pu s'amariner à lire les romans de son ami Simenon, tel : *Long cours* (1935), roman pratiquement inconnu du grand public, que je n'ai jamais vu dans quelque exposition au sujet de cet auteur. Puis, nous avons la même année *Les Pitard*. Il aurait aussi pu lire aussi *La Marie du port* (1938), afin d'avoir un aperçu des femmes du littoral, ces filles

et mères aux tempéraments bien affirmés.



Pour terminer cette enquête dans le monde maritime de Maigret, j'affirme que notre personnage est bien terrien, fils d'une histoire de France où « pâturage et labourage sont les deux mamelles de la France. » Si Sully avait rajouté « sillage » serions-nous devenus une véritable nation de la mer ? Éric Tabarly a dit : « La mer pour les Français, c'est ce qu'ils ont dans le dos lorsqu'ils regardent la plage ». Le commissaire Jules Maigret était de ceux-là !

Maigret a-t-il eu le mal de mer ? Je n'en sais toujours rien !

René Moniot Beaumont

Littérateur de la mer

Novembre 2021